



Un trait du père pour supporter sa flétrissure

Luminitza Claudepierre Tigirlas

DANS **DIALOGUE** 2011/4 n° 194 , PAGES 97 À 106
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0242-8962

ISBN 9782749215242

DOI 10.3917/dia.194.0097

Date de mise en ligne : 28/12/2011

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-dialogue-2011-4-page-97?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Un trait du père pour supporter sa flétriiture

LUMINITZA CLAUDEPIERRE-TIGIRLAS

RÉSUMÉ

Confrontés à la déchéance sociale de leurs pères, trois adolescents placés en institution tiennent à sauvegarder quelque chose de leur Idéal du Moi. Chacun s'emploie à louer à sa manière un trait de beauté de son père humilié pour arriver à supporter son statut méprisable. Le déploiement de leurs psychothérapies passe par des manifestations d'angoisse d'un corps pubertaire qui tremble, d'un autre qui s'asphyxie et encore d'un autre corps qui souffre de nausées. L'amour y est mélangé et leurs fantasmes trouvent à se soutenir du beau pour s'interdire le désir du père. La confusion des liens familiaux, la flétriiture des parents et le déclin de leur autorité présentent pour ces jeunes sujets des écueils à franchir par la parole vers l'humanisation du désir et la capacité de créer autour d'eux du lien social vivable.

MOTS-CLÉS

Brouillage générationnel, angoisse, père, beauté.

Je les appellerai Corentin, Arnaud et Jérôme. Ces trois garçons ont tenu à me parler à leur tour d'un trait de beauté qui les rapprochait de leur père respectif, une marque de grâce, tel un fil qui leur permettrait de faire de l'équilibrisme dans les aires irrespirables de l'humiliation paternelle... Je les ai reçus en psychothérapie sur des périodes différentes, mais venant d'une même Maison d'enfants à caractère social (MECS) de la région parisienne. Les garçons y étaient placés conformément aux lois sur la protection de l'enfance. Mais pouvaient-ils échapper à la stigmatisation du « fils de taulard », signifiant qui

leur a été attribué par le discours commun ? Cependant, à sa façon, chacun de ces adolescents s'est évertué à donner une autre tenue à l'habit du mépris social. En considérant la particule « de » comme le signifiant d'une noblesse ternie dont les apparences pourraient être sauvées par le pouvoir certain d'un trait de beauté transmis entre les générations, on peut dire que je recevais Corentin de *Gracieuxpère*, Arnaud d'*Enchanteurpère* ou encore Jérôme de *Pèreravissant*.

Différemment, ils étaient tous pris dans l'étau de l'angoisse comme cela peut arriver lorsque « quelque chose d'une statue, de l'image, d'une idole, d'une représentation du père, d'un stéréotype de la virilité paternelle disparaît » (Leclair, 1978, p. 222). Plutôt avoir la tremblote, plutôt étouffer, plutôt montrer sa nausée au monde que de renoncer à ce père décevant, ce héros méprisable que seule la beauté rend encore convenable. Ces expressions de leur angoisse à l'état pur ont pu au fil des séances se transformer en signifiants, devenir dicibles et analysables.

Corentin de *Gracieuxpère*

Tête tondu et enfoncée jusqu'au ras des épaules, Corentin passe le seuil de mon bureau sans me regarder. Il me tend quand même la main qu'il retire rapidement pour la cacher dans une poche. Ce jour-là, à part un « bjou » désaffecté, je n'entendrai pas une parole de la bouche de ce garçon de 12 ans, chétif et embarrassé. Il laissera son éducateur qui l'accompagne depuis ladite MECS me dire le motif de la consultation. J'apprendrai ainsi que, le soir, Corentin fait de spectaculaires crises de tremblement dont la nature épileptique a été exclue par des examens médicaux. Il accepte de revenir me voir seul. Son éducateur l'attendra toujours le temps de la séance, jamais son père que j'ai invité à rejoindre son fils à mon cabinet. Seule la mère a répondu au mot que je lui ai envoyé en prison en me faisant part de sa détresse – Corentin refuse depuis plusieurs mois de se rendre au parloir famille. Cette femme de 29 ans purge une peine de trois ans pour trafic de stupéfiants.

Corentin continue ses séances nocturnes de tremblement et ne sait rien en dire la journée. De cette disjonction entre langage et parole se produit un point de réel où rien ne peut jamais manquer puisqu'il y a « une sorte d'abolition pensée du matériel du symbolique » (Lacan, 2001 [1969]). Toutes les semaines, il vient me voir armé d'un stylomine qu'il promène rapidement sur la surface d'un carnet à souches. Des créatures filiformes naissent et se multiplient sous sa main habile. Corentin leur prête des rôles et des intonations. De cette manière, il m'a confié une scène qui l'a bouleversé après l'arrestation de sa mère. Un gars du voisinage l'a interpellé brutalement : « T'inquiète, t'auras vite ton petit frère, en prison les matons baisent bien les nanas comme ta maman. » Je lui demande s'il y a cru, si c'est à cause d'un tel danger et

d'une peur pour sa mère qu'il évite d'aller la voir au parloir. Corentin appuie fort son stylo sur le papier, la mine se casse, il fond en larmes et me dit qu'il faut qu'il s'en aille. Après son départ avant la fin de la séance, je feuillette le *Candide* de Voltaire illustré par Paul Klee. J'avais sorti le livre pour montrer à Corentin combien son trait de crayon rassemble à celui de l'artiste.

Le jeune adolescent revenu à la séance suivante a eu envie, lui aussi, de se perdre dans les pages du livre que j'ai posé sur le bureau à son intention. Il me montre l'image précédée des mots de Voltaire : « Mon fils, prenez courage », mots mis en exergue par Paul Klee pour marquer le rôle d'un personnage appelé « la Vieille » dans le déroulement de l'histoire. Justement, Corentin me montre ce personnage avec un dégoût non dissimulé : « Elle l'attire dans ses bras, cette gargouille ! Il faut être une vieille taupe pour ne pas voir combien il est gracieux et jeune et qu'il n'est pas question qu'ils se mettent ensemble... » La passion de sa réplique montre à quel point quelque chose de l'illustration le touche de près. Le « il » qui a été utilisé par rapport à *Candide* peut indiquer Corentin lui-même... Je lui demande s'il pense pouvoir me dire ce que cela lui évoque de sa propre vie. Hanté par des visions indicibles, presque en colère, Corentin s'esquive, préférant lire le texte qui suit le fameux dessin. Il s'agissait du sixième chapitre, « Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblements de terre, et comment *Candide* fut fessé » (Voltaire, 2001 [1759], p. 53). Apprendre que *Candide* a pu survivre au supplice du feu et que la réputée Vieille pouvait être sa soignante, c'est-à-dire différente de l'allure dont l'a investie Paul Klee, laisse Corentin pensif. « Moi, on me voit trembler, mais je brûle peut-être de savoir... », lâche-t-il d'un coup. Ça brûle en lui depuis qu'il a été secoué de voir sa grand-mère maternelle enlacée avec son père dans le lit de ses parents. Qu'arrive-t-il lorsque le monde trébuche autour de nous et qu'on n'en croit pas ses yeux, de ce brouillage entre les générations ? Cela ne peut qu'engendrer l'angoisse, qui surgit « si tout d'un coup vient à manquer toute norme, c'est-à-dire ce qui fait le manque, car la norme est corrélative de l'idée de manque » (Lacan, 2001 [1962], p. 50).

L'exaspération de Corentin vise cette « vieille bique », sa mémé à qui il attribue l'initiative de profiter du mari de sa fille. Il décrit une mégère qui abuse de l'affaiblissement de son gendre, héroïnomane en traitement de substitution, seul et pitoyable après l'arrestation de sa femme qui par amour a pris sur elle toute la faute d'un trafic de drogue dans lequel lui-même l'avait impliquée. Étant déjà dans une situation de mise à l'épreuve, le mari aurait écopé d'une peine encore plus lourde en cas de nouvelle inculpation. Par son fantasme de femme vamp qui bat en brèche la volonté de l'homme, Corentin cherche à préserver une illusion du père, qui le fascine par sa beauté et sa grâce, quoiqu'insuffisant et lâche. D'ailleurs, lorsqu'il l'a vue au procès, sa mère lui a recommandé : « Affectionne ton père, tu vois, il est si délicat... »

Dans le transfert, il me voit comme agréée par sa mère à partir de ses lettres que nous lisons ensemble. Corentin se montre admiratif de ce qu'il nomme mon « dévouement » et ma « patience » avec tout ce monde qui, selon lui, « n'arrête pas de vous raconter n'importe quoi ». Dans ce « n'importe quoi », il inclut ses propres angoisses de voir sa grand-mère enfanter suite au commerce sexuel avec son gendre, le père de Corentin, et ne pas savoir dans quel lien de parenté il s'inscrirait avec une telle créature.

Arnaud d'Enchanteurpère

Arcade percée et faux diamants le long de l'oreille, Arnaud est un garçon d'allure longiligne, aux yeux bleus qui interrogent l'autre d'un regard intense. Avec l'emphase de ses 15 ans, il me demande littéralement d'arbitrer la décision d'une femme, juge des enfants, qui vient de statuer sur son droit de visite en alternance chez ses parents séparés. « Au lieu d'aider mon père, la juge ne fait que limiter ma liberté ! », s'écrie-t-il. Constatant que je m'intéresse à ce qu'il dit, il continue d'un ton moins menaçant : « Je suis capable de décider moi-même si j'ai envie d'aller tous les samedis chez ma mère ou de rencontrer mon père quand cela me chante. »

Présente lors du premier entretien, sa mère l'écoute, captivée. Elle m'avertit de ne pas me laisser prendre dans les filets bleus d'Arnaud qui serait « un charmeur dangereux comme son père ». « Papa, tu le sais bien, il galère à cause de toi ! », lui reproche le fils, tellement excité qu'il se met à étouffer. L'accès asthmatique, assez violent, n'impressionne pas sa mère. Elle attend tranquillement qu'il se vaporise son médicament dans la bouche et reprenne son récit comme s'il n'en était rien.

La mère reconstitue l'histoire familiale. Elle se souvient d'Arnaud bébé de 1 an lors de la première séparation de son couple d'anciens toxicomanes. Errante, la jeune mère a perdu l'autorité parentale pendant deux ans, l'enfant est resté avec son père. Finalement, elle a décidé de revivre en couple, mais alors qu'Arnaud avait un peu plus de 5 ans le père, ce monsieur au « sourire enchanteur », a été condamné pour fraude fiscale et incarcéré. Essayant de travailler en tant que couvreur à son compte, il avait contracté des dettes et fait faillite. L'échec, la honte d'avoir fait de la prison le plongeront dans la dépression et l'abus d'alcool. Dans cet état, il s'abaissera jusqu'à brutaliser sa femme et son fils. Les deux sœurs d'Arnaud, venues au monde dans une période d'apaisement, ont connu de meilleures attitudes parentales. Bien qu'Arnaud montre par ailleurs une grande affection pour les petites, il lui est arrivé, par jalousie, de s'en prendre à elles.

« De toutes les manières, me dit Arnaud, depuis toujours, je subis mes parents. » Très jeune, il s'est retrouvé dans la situation de prendre des décisions qui le dépassent, dans l'ambiguïté d'un rôle intenable qu'il se donne

dans la famille. Ainsi, la demande de vivre en internat venait de lui-même à partir du conseil de son éducatrice AEMO qui l'accompagnait depuis quelque temps à cause de bagarres, arrogance affichée et mépris envers tout le monde au collège. Mais il était loin d'imaginer ce qu'une décision de placement pouvait impliquer dans les détails du quotidien, la rigidité, la lourdeur de la procédure, les proportions et l'impact subjectif d'une telle mesure.

Au fil des séances Arnaud ne cesse de se révolter contre une société incapable de réhabiliter son père. Il le décrit dans un état de déchéance, expulsé de son appartement et resté sans domicile fixe après sa sortie d'une deuxième peine de prison, cette fois pour vol de matériel industriel dans une entreprise. Quoi qu'il fasse ou aurait pu faire, Arnaud adore son père et s'insurge contre sa mère lorsqu'elle tient des propos dépréciatifs à l'égard de son ex-mari.

Dans un rêve, Arnaud court sur des toits de maisons, quelqu'un le poursuit, il est obligé d'accélérer, mais il sent la respiration de l'autre au niveau de sa nuque. Arnaud se retourne pour affronter celui qui le traque. En le frappant, il reconnaît son père qui s'effondre dans un trou entre les tuiles en criant : « Toi(t), toi(t), toi(t)... » Un accès d'étouffement réveille Arnaud. Après le récit en séance, le jeune rêveur maintient son interprétation au niveau du signifiant paternel le « toit » dont il a été le couvreur déchu. « Mon père veut m'avertir que le toit va s'écrouler », s'avance Arnaud sans me regarder. Après un long silence, il déclenche sa crise, le saut dans l'irrespirable, et quitte la pièce en me faisant des signes désespérés.

Il revient à la séance suivante et me dit embarrassé : « J'ai eu peur que vous me poussiez le nez dans ma merde... et je me suis défilé... » Arnaud a pu saisir l'équivoque signifiante dans l'appel-assignation « Toit-toi » et s'est senti concerné. À partir de là, il commence à admettre combien il vit douloureusement la défaillance du père. Dans cette faille d'un modèle identificatoire, il se fantasme dans la représentation d'un héros. Il aurait la mission de sauver son père. La construction d'une telle production idéale personnelle constitue une modalité de défense contre l'angoisse provoquée par la fragilisation de l'Idéal du Moi. N'oublions pas que l'Idéal du Moi se forme comme fonction pacifiante du Surmoi à partir de l'identification symbolique au trait unaire, fruit croisé d'une identification primitive « exquisément virile » au père et d'une identification « partielle, extrêmement limitée et [qui] n'emprunte qu'un *trait* (*Einziger Zug*) à la personne objet » (Freud, 2001 [1921], p. 169). Quant à la constitution du Surmoi, Freud précise bien que « le Surmoi de l'enfant ne s'édifie pas, en fait, d'après le modèle des parents, mais d'après le Surmoi parental » (Freud, 1984 [1933], p. 93). Cela voudrait dire que la filiation implique la perpétuation de certaines valeurs de génération en génération. Précisons que certains de ces éléments transmissibles sont constitués au nom de l'*identité*, c'est-à-dire la conformité à un ordre établi, tandis qu'au registre de la *nomination* s'inscrivent d'autres productions.

Jérôme de *Pèreravissant*

Jérôme venait d'avoir 14 ans lorsqu'il a été arraché de chez lui. Le mot « arraché » est de sa bouche, le placement demandé par sa mère lui a été vraiment insupportable. Il souffre de fortes nausées et vomissements matinaux, symptôme auquel je ne vais pas m'intéresser directement pendant la thérapie. Au bout de quelques séances, où j'accueille son chagrin et son sentiment d'incompréhension, il dit vouloir faire appel de la décision judiciaire. J'appuie ce positionnement dans sa subjectivité et Jérôme sera accompagné dans la réalité de cette démarche par son éducatrice ASE. L'appel de Jérôme sera rejeté pour vice de procédure, le juge prononcera le placement en invoquant « l'intérêt » de l'adolescent... Jérôme restera dans l'institution plus d'une année, jusqu'à ce qu'un troisième juge des enfants décide la main levée du placement et une AEMO à son égard. Ce n'est pas la seule situation où je me suis trouvée confrontée aux effets cliniques d'une interprétation ambiguë du syntagme « l'intérêt de l'enfant », qui sert souvent à conforter les adultes dans leur impuissance. Ce fameux syntagme serait pour Caroline Eliacheff une tentative de fonder quelque chose de flou sur une définition scientifique assortie d'une traduction législative. Elle constate que, « quand on donne son opinion ou quand on légifère, on parle toujours *à la place de l'enfant*, en fonction de connaissances, de valeurs et de repères changeants » (Eliacheff, 1997, p. 83).

Jérôme garde le souvenir d'avoir pleuré à 6 ans dans les bras de son grand frère quand il a appris que leurs parents s'étaient séparés. Précisément, la mère a demandé le divorce alors que le père était au début d'une peine de prison de quatre ans pour vol par tricherie en complicité avec sa maîtresse. L'aîné s'est montré protecteur avec Jérôme dans l'ambiance suffocante entretenue par la dépression dans laquelle est tombée leur mère. Celle-ci cultive par tous les moyens une haine acerbe à l'égard d'un homme capable d'une telle trahison et se sent harcelée par ses fils au même niveau. Leur présence physique est devenue insupportable à cette femme qui déplace sur ses deux garçons les reproches qu'elle n'adresse pas à leur père depuis qu'il a provoqué, dit-elle, « un cataclysme familial ». Plus que cela, elle demande l'aide de son ex-mari, ils se rallient contre leurs deux fils. Dans ce conflit, l'imaginaire d'une mère blessée assimile ses fils au mari volage, les différences générationnelles sont abolies, rendant confus les places et les rôles de chacun. Ainsi, les parents sollicitent par deux fois le placement de Jérôme, ils invoquent l'influence négative que son aîné exercerait sur lui. Une mesure d'investigation et d'orientation éducative est mise en place pour éclairer la nature du danger dans la relation entre les deux frères et leurs parents. Ces derniers n'apprécient pas la prudence du magistrat, ils interpellent le tribunal pour enfants pour obtenir une réponse plus urgente au problème posé par les « troubles » de Jérôme, agressif et fugueur.

Ce garçon robuste au visage doux teinté de rougeurs remplit anxieusement des séances entières avec la description d'un garage qu'il a hâte de retrouver chez lui pour y bricoler. C'était son refuge pour éviter les lamentations de sa mère, mais elle ne supporte pas non plus le plaisir de son fils à se salir en faisant de la mécanique. « Vis », « clés », de ces termes le discours de Jérôme abonde et déborde ; un jour il reste bouche bée en s'entendant dire : « J'ai plein de *cleuf* »... La condensation des mots « clé » et « neuf » (numéro de sa clé-outil) ne lui paraît pas si étrange compte tenu de son débit verbal. Jérôme me parle de son écœurement lorsqu'il a prononcé « *cleuf* » et cela lui fait penser que, très souvent, il se réveille avec la sensation d'étouffer comme si on l'obligeait à avaler un œuf tout entier – qu'il imagine être un œuf d'autruche. Après un grand silence il dit se rappeler que c'est ainsi que, petit garçon, il se représentait l'objet de la guerre entre les deux peuples de Lilliput, l'œuf à la coque qu'il fallait absolument casser du bon côté. « Mon père me racontait l'histoire de Gulliver, il était mon géant et merveilleux Gulliver et j'aimais tant les intonations de sa voix. Cela fait longtemps qu'il ne me *conte* plus... » Son père ne le « *compte* » plus et l'adolescent est amer, confronté à cette vérité. Se rendant insupportable à sa mère, Jérôme rêve d'être accueilli par son père, l'homme qui, dans sa petite enfance, l'a ravi par son don de conter, entre autres histoires, les voyages de Gulliver, et d'offrir ainsi une voie d'identification par le héros solitaire. La déception dépasse sa perte en appel, ce n'est pas d'un juge que Jérôme attend une réponse. L'appel d'amour adressé à son père est resté vain et Jérôme fantasme quelque temps qu'il puisse le reconquérir en imaginant et lui proposant une combine de réussite financière. Il s'agirait de quelque chose de très astucieux, une sorte de piège à dupes si sophistiqué que personne n'aurait le moindre doute sur la provenance de la prospérité paternelle. Faire le conteur solitaire, songer la nuit aux larcins comme le *Pèreravissant de l'imaginaire*, oui, Jérôme s'y retrouve. Mais il y a tout de même la création de l'inconscient « *cleuf* » pour l'associer au rappel matinal du vomit avec lequel un père tricheur fait tous les jours son passage nauséabond dans le registre du réel. C'est le « *cleuf* » qui humanise.

Du fait de réunir les conditions nécessaires pour permettre la sublimation des pulsions, l'humanisation peut ouvrir à un sujet la possibilité de s'inscrire dans un lien social vivable. De cette manière, l'humanisation du désir implique la fonction de la nomination. Lacan propose d'écrire cet acte comme « *nhommer* » et de nouer ainsi ce qui des noms fait l'homme. Ce qui passerait d'une génération à l'autre, c'est le *logos* – semence de la nomination. La fonction du père se désigne en tant que son nom est le « vecteur d'une incarnation de la loi dans le désir » (Lacan, 2001 [1969], p. 373). Je précise que le terme de « loi » est pris au sens de schème organisateur de l'ordre symbolique, structuré par le langage.

Le beau, un bouclier fantasmatique ?

Un père autre que celui de mes jeunes patients, un père rendu célèbre par son fils Franz Kafka, n'avait pas à être puni par la justice et stigmatisé par les hommes. Il a été condamné à être célèbre en tant que destinataire d'une fameuse lettre de son fils, l'écrivain y évoquant la peur que lui inspirait son père et qui paralysa leur relation. Kafka y décrit par ailleurs son sentiment de fierté pour le corps de ce père « fort, grand, large ». La beauté se présente assez souvent comme trait d'acceptation lorsque le sujet, même très jeune, cherche les clés de son être et de ses souffrances dans ceux qui l'ont précédé et ont constitué ou accidenté le liant familial. Avec « le roman familial du névrosé » que Freud a su mettre en relief, on a l'idée que les « petits monstres » n'hésitent pas à s'inventer des parents ajustés à leurs vœux, s'ils ne parviennent pas à « adopter » subjectivement ceux qui les ont engendrés dans la réalité et qui sont blâmés.

Mais au-delà des fantasmes, les recherches dans la contemporanéité montrent que, « parmi les avatars de la famille conjugale, si l'axe de l'alliance se fragilise, l'axe de la filiation reste ferme » (Godelier, 2004, p. 9). La clinique nous conduit à nous interroger sur le prix d'une telle solidité de la filiation dans chaque cas particulier. Nous avons vu les effets vertigineux de l'inconsistance paternelle sur les trois garçons que j'ai évoqués ici, Corentin, Arnaud et Jérôme. Comment garder de l'assurance narcissique, comment avoir un statut assuré lorsque la réalité nous crève les yeux avec les brisures honteuses de l'homme qui constitua notre modèle interne ? Il m'a semblé que, face à la flétrissure du père réel, la réassurance de ces adolescents par l'« idole-phallus » dont parle Serge Leclair (1998) aurait eu du mal à trouver meilleur médium que le beau. Si « l'effet de beauté est un effet d'aveuglement » (Lacan, 1986 [1959-1960], p. 327) et que quelque chose « qui ne peut être regardé » œuvre encore au-delà, je vois les créations du beau de mes patients comme des constructions de leur travail analytique qui participent à sauver le père. Préserver l'idéal et faire avec le père réel n'est pas sans nourrir le leurre d'approcher d'un même coup le désir de la mère avec ce qu'il comporte d'incestueux et par là mortel. J'appellerai ce beau un « bouclier fantasmatique » sans qu'il s'agisse d'autre chose que de ce que nous connaissons depuis Lacan comme « dernier barrage » de la confrontation à la chose mortelle. André Green cite Lacan en utilisant le terme d'« écran » qui « renvoie à une jouissance – le beau fascine – et en même temps donne le sentiment d'une rencontre... » (Green, 2004, p. 187).

La rencontre du beau dans ses variations de *Gracieux père*, *Enchanteur père*, *Pèreravissant* a rendu supportable l'impact du réel traumatique dont nous avons pu constater l'étendue particulière de l'effraction dans le dénouement de chaque cure. Questionner la valeur de la famille *via* les séquences cliniques de ma pratique n'aurait pas été concluant sans qu'on se penche sur les

conditions symboliques et réelles de l'humanisation du désir que la constellation familiale peut offrir dans de telles configurations sociales marquées par l'opprobre. Lorsqu'un travail analytique est possible, cela peut permettre aux jeunes sujets de ne pas être médusés face à l'effraction du réel, de reconnaître leur histoire aussi comme inconsciente et indicible, d'historiser des faits traumatiques à travers les modalités qui leur sont propres. Je dirais que la clinique de ces adolescents placés en institution relève d'un « je ne pense pas » du passage par le corps. Ils dévoilent ainsi la rupture entre le réel et le symbolique, entre l'amour sauvé par le beau et le clivage nécessaire pour ne pas s'effondrer dans l'ombre de leurs pères proscrits.

Luminitza Claudepierre-Tigirlas
Psychanalyste

Docteur en psychopathologie fondamentale et psychanalyse, Paris 7
Psychologue clinicienne au C.H. Saint-Jean-de-Dieu (Lyon)
Chargée d'enseignement à l'Institut de psychologie de Lyon 2
lumimolda@yahoo.fr

Bibliographie

- ELIACHEFF, C. 1997. *Vies privées. De l'enfant roi à l'enfant victime*, Paris, Odile Jacob.
- FREUD, S. 1921. « Psychologie des foules et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, 167-181.
- FREUD, S. 1923. « Le Moi et le Ça », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, 219-275.
- FREUD, S. 1925. *La question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard, 1985.
- FREUD, S. 1933. *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.
- FREUD, S. 1938. *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1992.
- GODELIER, M. 2004. *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard.
- GREEN, A. 2004. *La lettre et la mort*, Paris, Denoël.
- LACAN, J. 1938. « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, 23-84.
- LACAN, J. 1959-1960. Le Séminaire, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986.
- LACAN, J. 1962-1963. Le Séminaire, Livre X, *L'angoisse*, Éditions de l'Association freudienne internationale, 2001.
- LACAN, J. 1969. « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, 373-374.
- LECLAIRE, S. 1978. « Esquisse d'une théorie psychanalytique de la différence des sexes », dans *Écrits pour la psychanalyse*, 1, Paris, Le Seuil, 1998.
- VOLTAIRE. 1759. *Candide* [illustré par Paul Klee], Paris, Éditions Maisonneuve et Larose, 2001.

A TRAIT OF THE FATHER TO HELP BEAR ONE'S OWN FLAWS**ABSTRACT**

Faced with their fathers' social decay, three teenagers placed in institutions were set on preserving something of their Ideal of the ego. Each in his own way strived to praise a fine feature of his humiliated father so as to render bearable his own contemptible status. The deployment of their psychotherapies involves displays of anguish in a trembling pubertal body, asphyxia in another, while the third suffers from nausea. Love blends in and their fantasies seek ways to support the beautiful so as to abstain from the desire of the father. Confused family ties, plus parental flaws and declining authority present these young subjects with pitfalls to be overcome through the spoken word that leads to the humanisation of desire and the ability to create their own liveable social ties.

KEYWORDS

Generational entanglement, anguish, father, beauty.